

Gants de verre et main de velours

Arts appliqués Des objets en faïence réalisés à Oxford en 2003 et des objets en pâte de verre conçus à Montréal en 2004 permettent à Caroline Andrin de dresser l'«Anatomie de la ville»

Philippe Mathonnet

Perdre un gant. C'est l'acte banal. Quel enfant n'en a pas été le responsable ou la victime? Collecter ces pièces, récupérées dans la rue, est moins courant. Mais si, comme Caroline Andrin, vous en repérez d'innombrables, leur découverte peut donner des idées. Cette céramiste, née en 1972 à Lausanne, établie à Bruxelles - elle enseigne à l'Académie d'Arton, à la frontière luxembourgeoise -, a ainsi utilisé ces pièces de vêtement trouvées comme moules. Pour en couler des formes en céramique et en verre.

Les différentes parties fonctionnent comme des emboîtements

Ce sont autant d'empreintes, qui dressent l'inventaire particulier aux villes où elles ont été recueillies. Ce relevé, l'artiste l'a effectué en archéologue. En ayant noté la date et le lieu où l'objet a été ramassé. Après l'avoir photographié et décrit succinctement. À l'acheteur, il est livré avec le même souci documentaire. Chaque pièce est remise dans une boîte dûment étiquetée.

Pour l'artiste, cette nomenclature recompose les itinéraires qu'elle a effectués à Oxford, en Angleterre, lors d'un séjour en 2002-2003. Puis au cours d'un autre, à Montréal au Canada, durant l'hiver 2004. Deux cartes de ces cités, marquées d'épingles numérotées, renvoient au répertoire des pièces. Seule la saison a dicté une différence significative.

Les gants trouvés à Oxford ont été coulés en faïence blanche. Tandis que ceux de Montréal, extirpés de la neige, l'ont été en pâte de verre, pour une très belle analogie cristalline. Ces gants, mais il y a aussi quelques chaussettes - phénomène plus étrange! -, n'ont toutefois pas été transposés tels quels. L'artiste les a d'abord lavés, puis les a retournés et cousus, en inversant parfois le pouce, en aménageant les doigts en conduits de coulage pour la faïence liquide. «Lorsque la terre commence à durcir, précise la céramiste, je découpe le tissu, de manière quasi chirurgicale». Le sous-entendu n'est pas innocent. Tant ces pièces en terre cuite, comme celle en verre du reste, ressemblent à des parties de corps, à des



Trois objets en verre sur velours rouge. Au départ, ce sont des gants, trouvés dans la rue, à Montréal. Ils ont été utilisés pour former des moules à la cire perdue, dans lesquels a été coulée de la pâte de verre. Et au final, ils ressemblent à des parties de corps, à des organes internes. ARCHIVES

organes internes, à des panses d'où s'échappent des bouts d'artères. Des bas étirés font penser à des sections d'intestins ou à des tronçons d'ossements.

Tout néanmoins est propre, aseptisé. Seules les couleurs rose et rouge des tissus, sur lesquels reposent respectivement les pièces en faïence et en verre, font référence à la chair et au sang. Mais c'est bien à une sorte d'Anatomie de la ville, Oxford-Montréal que fait allusion le titre qu'a choisi Caroline Andrin pour cette série d'œuvres. L'intelligence des

travaux de cette céramiste tient au fait que leurs différentes parties s'emboîtent naturellement les unes dans les autres. Et que les relations qu'elles entretiennent entre elles ont une cohérence parfaite. Ses vases cylindriques, par exemple, de la série *De l'emballage à l'objet* ont été coulés dans des tubes en carton. Et comme la porcelaine subit un retrait à la cuisson, ces tubes servent également d'emballages aux vases.

Une forme en contient une autre. Une forme peut en suggérer une autre. Comme ces bon-

nets d'enfant qui ont donné naissance à toute une suite de petits bols (*Bonnets-bols*, 2003). Ou telles ces porcelaines qui, parce qu'elles ont été coulées dans des moules en toile de jute, ont pris l'apparence de *Bourses*, 1998. Ou encore ces cabochons et boutons qui permettent à Caroline Andrin de dire: *Je vous ai apporté des bonbons*, 2001-2002. Dans la série *Anatomie de la ville*, Oxford-Montréal, les renvois entre simples objets, restes archéologiques, anthropologie culturelle et apparences anthropomorphi-

ques sont bien amenés, magnifiques et subtils. Dans la mesure où une idée conduit à une autre, sans heurts; en agrandissant à peine le cercle initial. Et quand on en vient aux oppositions plus marquées, ce ne sont jamais que de belles mises en rapport. Comme le dialogue entre ces deux matières: la faïence et le verre. Une confrontation que le visiteur peut éprouver physiquement, puisque, exceptionnellement dans une galerie il peut prendre les objets en main. Pour éprouver la fragilité de la faïence et admirer la capacité de celle-ci à fossiliser la moindre trace. Ou se laisser surprendre par la lourdeur du verre.

Dans le gant d'un enfant tiennent une ville et les mirages des adultes

Le verre, en effet, est trompeur. On admire sa transparence et par conséquent on l'imagine léger. C'est oublier qu'une part de plomb peut entrer dans sa fabrication. Un côté magique qu'a su dompter Caroline Andrin. Sa main de velours non seulement a dosé avec précision la quantité de nodules de verre qui devait remplacer le modèle en cire (perdue), mais elle a aussi aménagé de beaux contrastes. Entre parties opaques et parties translucides. Où les parties soigneusement polies permettent au regard de se glisser à l'intérieur de la pièce.

L'œil découvre alors toute une dimension interne, avec ces cassures provoquées par le refroidissement, mais aussi une texture (la surface) vue par en dessous. Et surtout une transparence, du vide pour ainsi dire, plein d'une densité incroyable. La métaphore vaut pour l'entier de son travail. Dans la manière de celui-ci de montrer ce qu'il y a de riche dans le moins compliqué, de vaste dans le plus réduit. Caroline Andrin arrive à nous faire croire que dans le gant d'un enfant tiennent une ville et les mirages des adultes.

Caroline Andrin, objets en céramique et en verre. Galerie Marianne Brand (rue Ancienne 20, Carouge (GE), tél. 022/301 34 57, www.galeriembrand.ch). Me-ve 14h30-18h30, sa 14-17h. Jusqu'au 24 novembre.